

LE COURRIER D'AFRIQUE DU SUD



SUR LA ROUTE MADIBA

Par Patrick Compas

« Être libre, ce n'est pas seulement se débarrasser de ses chaînes ; c'est vivre d'une façon qui respecte et renforce la liberté des autres »

Nelson Mandela.

Selon moi, il y a de l'ineffable, dans cette Afrique australe, une étrange incertitude, en terre d'Afrique du sud.

Le 5 Décembre 2013 disparaissait Nelson Mandela dit Madiba à Johannesburg en Afrique

du Sud, emportant avec lui le souvenir tragique de son combat contre l'Apartheid.

Que reste-t-il de tout cela en 2019 ? L'ombre d'une vague se brisant sur les rochers du Cap de Bonne Espérance, vastes plaines dans lesquelles règne comme un mauvais présage, une éternelle incertitude, d'une nouvelle révolte entre les populations noires de Johannesburg, Soweto, Pretoria, Durban, Le Cap, continuant de subir la discrimination, la ségrégation, le racisme, de la minorité blanche nommée Afrikaner. Malgré les efforts, les progrès, les ambitions, nation icône, porte drapeau d'un continent qui se meurt au quotidien dans les conflits, l'ombre des anciennes colonies et des pays émergents assoiffés de conquêtes de territoires ayant remplacé l'esclavage d'hier, par le profit, la

rentabilité, pour leurs économies aujourd'hui. Vaste question existentielle, entre corruption, diaspora noire riche, devenue amnésique, cicatrice douloureuse, omniprésente dans les Townships. Installé dans le quartier de Bo-Kaap à Cape Town, traversant rues et ruelles au son de l'appel à la prière effectué par le Muezzin du quartier, je crus ne serait-ce qu'un instant être en Orient. Bismillah in Bo-Kaap, le quartier musulman de la ville de Cape Town en Afrique du Sud. Devant la petite échoppe, je m'installe sur l'unique table, on m'apporte un thé à la menthe, un assortiment de petits gâteaux sucrés. À défaut de narguilé, j'allume ma pipe, la discussion ne se fait pas attendre avec les habitants de passage, après des « salam aleikoum » dignes de ce nom. Mais qui sont ces Musulmans ? certainement pas des Arabes, encore moins des gens du Proche et Moyen Orient. Ce sont des Malais, descendants d'esclaves originaires de l'actuelle Malaisie, d'Inde et d'Indonésie qui furent déportés par la Compagnie néerlandaise des Indes orientales à partir du XVIIème siècle afin de servir de main-d'œuvre dans la colonie du Cap, pour pallier la pénurie de main d'œuvre et éviter les conflits avec les populations locales pastorales. Après l'abolition de l'esclavage des colonies britanniques en 1834, les Malais demeurèrent au Cap, principalement à flanc de colline de Signal Hill près de Schotsche Kloof où ils formèrent une communauté à part entière principalement d'ouvriers et d'artisans.

Il règne ici une douceur, un art de vivre, un monde à part comparé au reste de la ville et c'est bien cela le problème aujourd'hui, car ce quartier pittoresque est en sursis du fait de sa position géographique, son architecture au

style Cape Dutch, courtisée par les promoteurs immobiliers. « L'Islam Sud-Africain est né ici » m'explique un habitant, « nous perpétuons les traditions de nos ancêtres, nous devons résister à tous prix afin d'éviter notre expulsion » les habitants ont in extremis empêché la vente aux enchères d'une partie du terrain sur lequel réside le cimetière ancestral Tana Barú, premier cimetière musulman du pays qui accueille notamment les dépouilles de plusieurs pionniers de l'Islam Sud-Africain. Selon la légende, les couleurs vives de Bo-Kaap trouvent leurs origines dans la joie des habitants lorsqu'ils furent enfin autorisés à acheter leurs maisons. D'autres disent que les murs ont été peints en célébration de l'Aïd, la cérémonie de fin du Ramadan, lors de laquelle les croyants revêtent des couleurs vives. Si l'origine de ces maisons bigarrées est floue, une chose est certaine : sans ses habitants, Bo-Kaap n'aurait pas le même charme.

Je songe à l'avenir de ce pays m'abreuvant d'un verre de Klein Constantia autrefois prisé par les poètes et écrivains afin de trouver l'inspiration dans l'ivresse.

Pourquoi cet acharnement ? Quoi de plus beau qu'un peuple métissé, savant mélange des civilisations au fil des générations. Souhaitons qu'un jour, ce rêve brisé, cette utopie, combat d'un homme légendaire à l'existence exemplaire, devienne enfin une réalité pas seulement pour l'Afrique du Sud, mais en revanche pour l'humanité toute entière.

Je m'enfonce sur la piste des savanes à travers le Kwazulu Natal, à la terre ocre, rouge sang, imbibée peut être par ceux et celles qui combattirent pour leur liberté. Un

asservissement, impardonnable, inexcusable délire d'une minorité de pionniers ignorants qui envahirent une terre sacrée pensant en être les découvreurs, les ultimes propriétaires terriens, massacrant les indigènes au nom de leur dieu tout puissant.

Ma chair, mon âme imprégnées par la poussière de la piste, se métamorphosent puis déteignent dans ce crépuscule ébène, gardien de l'esprit des ancêtres Zulu et Xhosa. J'immortalise l'instant éphémère sur une pellicule Ilford en noir et blanc avec un Leica dans l'espoir d'un devenir meilleur. Noblesse de la négritude qui résiste inexorablement à la blanche insolence et machiavélique Occident. Il m'apparaît subitement comme un flash intertemporel, une étrange vision triangulaire, sorte de synthèse d'époques différentes victimisant cependant toujours les mêmes civilisations, ethnies noires, que l'on soit en Afrique, aux USA, aux Caraïbes, en Orient ou bien encore au Brésil.

Faisant route vers le Cap de Bonne espérance, attisé par la haine de mes semblables, devenant misanthrope face à mes compatriotes, je parcours plaines et montagnes désertiques, parfois fertiles, comme un caméléon avide d'espoir et de curiosité, m'adaptant aux domaines dans lesquelles je foule le sol avec respect en absorbant la couleur d'origine. Je pénètre le sanctuaire, des terres vierges, comme un fauve camouflé au milieu des herbes hautes, un prédateur à l'affût d'une proie, m'assimilant à une espèce devenue endémique, marginale, anormale à travers une faune et flore hors du commun. Rencontres furtives avec gazelles, antilopes, pachydermes, félins, fuyant mon

LE COURRIER D'AFRIQUE DU SUD

regard de bipède, intrusif, dans cet environnement hostile au plantigrade urbain que je suis.

Il était là, face à moi, cornes à terre, le regard désemparé, gisant dans son sang, agonisant, se lamentant d'une voix rauque et chevrotante. Que pouvais-je faire ? rien de plus que d'observer la tragique fin d'une existence animalière. Cruelle loi de la savane, intolérante, sans pitié. Au début, je crus à une attaque de prédateurs, mais au fur et à mesure, que je diagnostiquais son état, j'en conclusais que ceci n'était pas la conséquence d'une horde de fauves affamés, mais en revanche, la folie d'un acte humain.

Violemment renversé par un véhicule, un quadrupède abandonné sur le bord de la piste du parc Kruger en Afrique du Sud.

Impact fatal, sur la faune des réserves animalières, l'augmentation du nombre de touristes, voitures, bus, traversant la réserve du soir au matin, violant les espaces vierges, l'intimité du sanctuaire sauvage, considéré pourtant comme le dernier refuge contre le braconnage. Des heures entières en plein cagnard à traquer la bête, fauves, gazelles, antilopes, pachydermes camouflés dans les herbes hautes de la brousse fuyant l'intrus. Comme des prédateurs face à leurs proies, les visiteurs, la pupille fixée dans le viseur de leurs téléobjectifs, similaire à une arme de précision, de chasseurs Zulu, invoquant l'ultime Safari. Une opportunité d'emploi pour les populations avoisinantes, une catastrophe pour l'environnement. Je repars songeur, me demandant si je ne venais pas de traverser finalement, un cimetière pour futures espèces endémiques.

Ivresse des espaces infinis, lointains horizons inaccessibles à perte de vue, à la recherche du sel de la vie, me dirigeant vers Cape Point, promontoire oriental de la péninsule de ce vieux continent, berceau de L'humanité. Hout Bay n'est plus très loin désormais, j'en ressens déjà, comme un nectar, le parfum iodé que j'humecte à pleines narines, comme une décoction d'eucalyptus inondant ma cloison nasale.

Face à l'écume de mer, je n'ai aucun vague à l'âme, mélancolie, nostalgie, de cette maudite « édit de Nantes » obligeant l'aristocratie et la bourgeoisie Huguenots à fuir leurs racines, vers cette Afrique, encore moins pour la funeste Compagnie néerlandaise des Indes Orientales, je m'incline seulement devant cet audacieux voyage maritime.

L'Afrique du Sud est-elle le bout du Monde ?

Un « Opus Africanum » vaste grenier pour méditation ? interrogez donc le « Sangoma » si tant est qu'il puisse vous répondre. Pour ma part une impression de revenir de loin, cependant n'allant nulle part. je ne cherche pas les réponses, je cherche à comprendre les questions à travers cette fascination pour l'exotisme pratiquant l'Ubuntu. Là, l'esprit en apesanteur, dans ces immensités ou l'Homme redevient animal, attiré par les soleils vagabonds, les paradis sans sommeils, in extremis, proche des abîmes de la pensée, une vie d'ascète.

Il me revient en la mémoire, une phrase de Georges Orwell : « Le langage politique est destiné à rendre vraisemblable, les mensonges respectables, les meurtres et à donner l'apparence de la solidarité, à ce qui n'est que du vent »

Sur la route Madiba, c'est un peu comme sur la route de Madison, l'illusion d'un amour impossible entre des peuples qui se côtoient pour le moment, que par obligation, tolérance, à la recherche d'un idéal sur cette terre promise Sud-Africaine.

Sur la route Madiba, on peut y croiser à l'intersection de différents chemins, Mandela, Luther King, Gandhi, Rosa Parks, Angela Davis qui attendent impatiemment que leurs rêves deviennent réalité pour l'éternité, dans cette humanité ou l'Homme reste inexorablement un loup pour l'Homme.

**Patrick Compas
Cape Town Afrique du Sud
Janvier 2020**

